

atteigne trois générations, et, pour cela, je lui assigne quatre-vingt-dix ans de durée.

Datée du 10 octobre 1786, elle ne finira que le 10 octobre 1846. Claude, Dominique, Julie, m'avez-vous bien entendu ?

— Oui, murmurèrent-ils, frissonnant et subjugués.

— Et me jurez-vous d'exécuter en tous points et de léguer à vos fils la tâche que je vous légue ?

— Nous le jurons.

— Vos mains !

Ils lui tendirent leurs mains qu'elle pressa tour à tour de ses doigts moites et refroidis,

— A présent tout est fini, dit-elle, faites rentrer M. Margerin et Antoinette, toi, Claude, reprends ton nom d'Arrioli, et retire-toi, comme tout à l'heure, au fond de la chambre. puis, introduisez le prêtre !

Antoinette et son père rentrèrent, madame de Varni fit signe à la jeune fille de se rapprocher de son lit.

— Chère et douce amie ! lui dit-elle, il n'y a pas dans ton âme angélique un seul sentiment qui ne soit amour, bonté, résignation et tendresse : le souffle des passions qui nous agitent, passe près de toi sans t'atteindre, sans troubler la pureté de ton front, la sérénité de ton cœur.

Conserve toujours, Antoinette, cette sainte et belle ignorance. rends Dominique heureux, sois heureuse, et toi qui sais prier, prie pour ceux qui ne le savent plus !

Antoinette retomba à genoux en sanglotant, Julie resta au chevet de Clotilde.

En ce moment le prêtre entra, madame de Varni paraissait si abattue, qu'il ne lui demanda rien, il lui adressa quelques paroles de consolation, puis il se mit à récita les prières.

La nuit avançait ; M. Margerin, Dominique et Antoinette répétaient, après le prêtre, les paroles sacrées, Claude, à genoux derrière eux, gardait le silence.

Julie était toujours debout, et son regard ne quittait pas un instant le visage de la malade, que gagnait visiblement les premières ombres de la mort.

Tout à coup, par un effort inattendu et suprême, madame de Varni se dressa à demi, et attirant Julie à elle avec une énergie incroyable, elle murmura à son oreille :

— Adieu, Julie, nous serons vengées !

— Ma fille, dit à son tour le prêtre en se penchant vers Clotilde, pardonnez-vous à ceux qui vous ont offensée ?

Elle ne répondit pas ; elle était morte.

DEUXIÈME PARTIE

I

TRENTE ANS APRÈS.

Il faut maintenant, monsieur le vicomte, que je vous prie de franchir avec moi un espace de trente années.

Le 20 octobre 1786, il y avait bal, rue Banastérie, chez nos anciennes connaissances Dominique et Antoinette Ermel.

Ils venaient de marier, le jour même, leur fils unique, Agricol Ermel, à la jolie Adeline Morin, fille d'un de leurs bons amis.

Le bonheur sincère, passionné, qui illuminait le visage des

deux jeunes époux se reflétait sur la visage l'Antoinette, encore malgré ses cinquante ans.

Bien qu'il fût à peine plus âgé qu'elle, Dominique semblait avoir dix ans de plus : sa taille élégante s'était affaïssée ; son œil intelligent et vif paraissait assombri par une pensée triste, une préoccupation douloureuse, dont on eût pu demander le secret aux rides fines et déliées qui creusaient ses tempes et son front de leur inexorable réseau.

En parcourant du regard le salon où grâce à sa réputation sans tache et à sa brillante clientèle, maître Ermel avait pu inviter des hôtes de distinction, et où plusieurs noms illustres se mêlaient aux notabilités bourgeoises, il était impossible de ne pas être frappé par l'aspect d'un homme d'environ soixante ans entièrement vêtu de noir, et que son grand air, sa taille élevée, sa tête d'une beauté sévère et presque dure, quelque chose de mélancolique et de sombre répandu sur toute sa personne, faisait remarquer au milieu de cette foule insouciance et animée.

Les maîtres de la maison lui témoignaient une respectueuse déférence, empreinte cependant d'une sorte d'effroi et de répulsion insurmontables.

Étranger de cœur et d'esprit à la fête, il était facile de comprendre qu'il n'y était venu que pour faire acte de courtoisie : aussi, malgré ses efforts pour sourire et donner autour de lui quelques marques de bienveillance, sa nature hautain se trahissait par le pli superbe qui fronçait ses sourcils grisonnants et gaufrait son grand front chargé de nuages.

À côté de lui, comme pour former un charmant contraste, un beau jeune homme, vêtu comme les élégants de cette époque complétait Agricol Ermel avec cette franchise juvénile qui va au cœur parce qu'elle en vient, et rapproche, mieux que toutes les lois du monde, les distances sociales.

Ce sexagénaire à l'aspect lugubre et soucieux, c'était le vicomte de Varni, l'homme qui a joué un rôle si terrible dans la première partie de cette histoire ; cet aimable et élégant jeune homme, c'était son fils, Elzéar de Varni, marié depuis un an à peine.

(A CONTINUER.)

INFORMATIONS

Les éditeurs sont en mesure de fournir tous les numéros parus depuis le 1^{er} Janvier et même la file complète (brochée) de l'année dernière aux conditions ordinaires. Voyez les conditions d'abonnements.

“ LE FEUILLETON ILLUSTRÉ ”

PARAIT TOUTS LES JEUDIS

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois
 UN AN..... \$1.00 — SIX MOIS \$0.50
 Payable dans le cours des trois derniers mois :
 UN AN..... \$1.50 — SIX MOIS..... \$0.75
 A L'ÉTRANGER : STRICTEMENT D'AVANCE

Aux agents, 16 cents la douzaine et 20 par cent sur l'abonnement strictement payable à la fin du mois.

MORNEAU & CIE.,

Boite 1086, B. de P., Montréal.

No. 17 rue Ste-Thérèse